A Monsieur le professeur [illegible] aîné
l'auteur Hz

ÉLOGE HISTORIQUE

DU

PROFESSEUR FORGET

PAR M. HIRTZ

PROFESSEUR DE PATHOLOGIE ET DE CLINIQUE MÉDICALES A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG

prononcé

dans la séance solennelle de rentrée des Facultés de l'Académie de Strasbourg

LE 14 NOVEMBRE 1861.

STRASBOURG,

IMPRIMERIE HUDER, RUE DES VEAUX, 4.

1861.

ÉLOGE HISTORIQUE
DE M. LE DOCTEUR FORGET,

professeur à la Faculté de médecine,

PRONONCÉ

PAR M. LE DOCTEUR HIRTZ,

professeur de pathologie et de clinique médicales.

MESSIEURS,

La coutume académique, qui délègue au dernier arrivé d'une compagnie savante la pieuse mission de retracer les mérites de son prédécesseur, nous confie une tâche délicate et un honneur périlleux. Périlleux, quand l'illustration du défunt pèse sur son panégyriste de tout le poids d'un contraste; périlleux encore, lorsqu'il s'agit de parler d'une science dont l'étude et même le langage sont étrangers à la plus grande partie de l'auditoire. Comment se rendre compréhensible à tous, sans paraître superficiel à quelques-uns; comment arriver à la clarté, sans renoncer à la profondeur? Il nous faut l'essayer cependant, et d'avance nous demandons pardon à nos doctes confrères, s'ils trouvent que nous ne sommes pas assez savants, et à ce gracieux auditoire, s'il nous arrive de le paraître trop.

Si l'histoire des nations est intéressante pour le philosophe et le publiciste, c'est une étude bien autrement saisissante et instructive pour chacun de nous, que de suivre l'origine et le développement de ces grandes individualités qui ont empreint leur nom en caractères impérissables dans l'histoire des progrès de la science humaine.

Là se pose la lutte entre la volonté de l'homme et la pression des circonstances; là se peut calculer ce que vaut la force de l'un et la résistance des autres. Spectacle infiniment émouvant que ce conflit! Leçon infiniment consolante que son issue! Elle nous apprend que l'homme peut faire sa destinée, qu'il peut dominer en quelque sorte les éléments, comme l'esprit dompte la matière.

La vie de Forget est le vivant commentaire de cette grande vérité. Son existence tout entière a été une lutte: lutte de sa jeunesse contre l'abandon et la pauvreté; de son âge mûr contre les infirmités du corps; et pourtant, ce jeune homme obscur s'est élevé sur les ailes du travail jusqu'aux cimes radieuses de la renommée, et ce corps infirme a labouré le champ aride de la science comme un vigoureux travailleur, traçant derrière lui un sillon lumineux et semant à pleines mains les germes d'une moisson qui sera glorieuse pour son nom.

Forget (Charles-Polydore) naquit avec le siècle. Il vit le jour à Saintes, capitale de la Charente-Inférieure, le 17 juillet 1800.

Le malheur, dès la première heure, plana sur son berceau: sa mère mourut en lui donnant la vie; malheur qui refléta sans doute son ombre sur toute sa nature morale, et y frappa cette empreinte de sensibilite morbide, qui devint le fond de son caractère. Son enfance ne connut point ces douces caresses qui épanouissent le cœur, ces délicates prévenances qui en ménagent la sensibilité.

Son père était alors professeur de belles-lettres à l'école centrale. Nommé préfet des études au collége de Sainte-Barbe à Paris, il fut à son tour enlevé à son jeune fils, en 1811, lorsqu'il achevait sa quatrième dans le même établissement.

Ainsi, sevré dès sa naissance des soins d'une mère, le voilà privé à dix ans de cette direction paternelle, de cette autorité

à la fois sérieuse et tendre, formée de l'expérience qui dirige le jeune homme, de l'amour qui l'encourage, et de la prévoyance qui assure ses succès, quand il sait les mériter par l'intelligence et le travail.

Il n'avait même pas ce modeste patrimoine qui, sans compenser en rien de telles pertes, en atténue du moins les conséquences ; à l'abandon se joignit la pauvreté. Il revint en Saintonge auprès d'un tuteur. Le malheur l'y poursuivit : il perdit bientôt ce dernier appui. Le voilà seul, sans parents, sans fortune, avec une instruction classique à peine ébauchée!

Jeunes gens qui m'écoutez, vous qui jouissez de l'affection de votre mère, de la prévoyance de votre père et du patrimoine de votre famille, jetez un regard sur la situation de Forget, faîtes un retour sur vous-mêmes, convenez que la Providence vous a abrégé et facilité la route, et comprenez ce que vous devez, en vous rappelant ce que vous avez reçu.

Ce jeune homme, ou plutôt cet enfant de dix ans, plein d'intelligence et de courage, suppléa à l'absence des maîtres par des études spontanées, à l'absence de la direction paternelle par ses généreux instincts, au manque de fortune par le travail. Ses études classiques, si cruellement interrompues, ont dû être conduites avec un admirable bon sens, puisque ses écrits et ses discours révèlent un esprit nourri des plus belles réminiscences littéraires et philosophiques.

A dix-huit ans, il fallut aviser à une carrière; il fallut vivre de son travail. On dut songer au plus court et au plus près ; le plus près, c'était Rochefort ; le plus court, l'école de médecine navale. Ajoutez à ces mobiles le mirage qu'offrait à sa vive imagination cette noble carrière de la mer, si attrayante pour la jeunesse.

Il entra donc à l'école de Rochefort en 1819. Quinze mois après, un brillant et laborieux concours lui conquit le grade d'élève entretenu.

A peine nommé élève, il est embarqué sur la frégate *l'Antigone* (1820). Après deux années passées à bord, dans un voyage de long cours, et se donnant à peine le temps de débarquer, il est admis au grade de chirurgien de troisième classe sur la corvette *le Tarn*, et part pour une nouvelle campagne.

Débarqué le 15 juillet 1822, on le retrouve dès le printemps de 1823 sur la goëlette *la Bretagne*, et la même année encore sur *la Magicienne*. C'était au temps de la guerre d'Espagne ; il assiste au blocus des côtes, au bombardement de Cadix. La dyssenterie décime l'équipage, et le dévouement de Forget est mis à de poignantes épreuves.

Après quelques mois de repos, affrontant de rechef la lutte scientifique, il remporte un nouveau succès, un nouveau grade : il est nommé chirurgien de deuxième classe (16 mai 1824).

Il fit encore deux dernières campagnes, l'une sur *la Gironde* (du 16 septembre au 30 décembre 1825) ; l'autre sur *le Volcan* (du 22 juin 1826 au 23 octobre 1827).

Aux Antilles il eut à lutter contre la fièvre jaune qui sévissait à la fois sur la population de nos colonies et sur l'équipage de nos navires. Au retour, il prend part au blocus d'Alger, et le scorbut, ce terrible fléau des hommes de mer, lui offre de nouvelles occasions de déployer sa science et son dévouement.

Si la pratique de l'art est toujours une chose émouvante pour le médecin, même dans la vie calme d'une cité, au milieu de toutes les ressources de la civilisation, avec le conseil des livres et l'appui des confrères, qu'on se figure la position de ce jeune néophyte, à peine sorti des bancs, loin, bien loin de la mère-patrie, entre l'abîme du ciel et celui de la mer, seul aux prises, non pas avec la maladie vulgaire, isolée, mais avec une de ces formidables épidémies qui, sur un espace restreint, sèment la mort et la terreur. Quelles secousses et quelle perplexité ! mais aussi combien vite mûrit l'expérience et se trempe le caractère !

Son observation enfermée dans le cercle étroit des maladies navales, ses lectures bornées au peu de livres qu'il avait pu emporter, ses méditations concentrées sur un nombre restreint de faits et d'idées, lui donnèrent une incroyable énergie de réflexion, tandis que ses contemplations solitaires sur le pont du navire, en présence des grands spectacles de la mer, imprimaient à son imagination un relief d'images et une vivacité de coloris, qu'il a toujours conservés.

Forget eut sans doute conscience de sa force : il aspira à

un théâtre d'observations plus étendu que celui d'une infirmerie de vaisseau; il voulut produire son talent sur une scène plus vaste que celle d'une école navale. Paris exerça sur lui cette attraction invincible qui fait graviter vers le centre intellectuel de la France tous les esprits assez forts pour la lutte, assez ambitieux pour la gloire. Il donna sa démission, laissant dans la marine les plus honorables souvenirs.

En 1828, il se fit recevoir docteur à Paris. Sa thèse traitait *des influences de la navigation sur le physique et le moral de l'homme*. Tel fut le premier fruit de ses pérégrinations navales.

Il se maria vers la même époque, et sa digne compagne, fille d'un honorable confrère, assura son bonheur domestique par les vertus les plus aimables et les qualités les plus solides.

La médecine française, alors la première du monde, venait de traverser une de ces révolutions qui remuent la science jusque dans ses fondements; il y avait des abus sérieux, comme en révèlent toutes les grandes révolutions: il y avait des collections de symptômes qu'on décorait arbitrairement du nom de maladie; le temps et le caprice des auteurs en avaient démesurement grossi le nombre.

Un réformateur, puissant par la passion, entraînant par la parole, avait groupé autour de lui tout ce que la jeune génération médicale comptait de talents et d'ardeurs, et d'un geste leur montrant les lézardes et les crevasses du vieil édifice médical, avait prononcé le *delenda Carthago!* et conduit à l'assaut sa phalange victorieuse. En un instant, le respectable édifice s'écroula avec ses colonnes de granit et ses ais vermoulus, en d'autres termes, avec ses vérités et ses erreurs.

Mais le réformateur, un instant debout au milieu des ruines qu'il venait de faire, s'affaissa bientôt sur lui-même; il avait manqué de piédestal et de fondement, c'est-à-dire de jugement et d'observation. Puissant comme un géant, alors qu'il se ruait vers la destruction, il n'eut plus que la débilité d'un vieillard, quand il s'agit de reconstruire.

De ces ruines surgit une nouvelle génération, qui, étrangère à la fois aux doctrines vieillies et aux passions récentes, entreprit la restauration du temple. Elle ramassa les débris

épars sur le champ de bataille, ranima ce qui était encore viable, les idées justes et les faits vrais; accorda les honneurs de la sépulture à des erreurs respectables, mais mortes et définitivement mortes. Déçue par tant de systèmes éphémères, désabusée de tant de doctrines fondées sur des synthèses hâtives, la médecine ne voulut croire désormais qu'à l'observation de la nature étudiée à la clinique ou à l'amphithéâtre. On promit l'oubli aux morts, la paix aux vivants, et le temple de Janus fut fermé.

Lorsque Forget arriva à Paris, le sol tremblait encore sous les pas des lutteurs; mais déjà la science était en travail de reconstruction; le terrain était déblayé, l'observation clinique et anatomique servait de fondement.

Il se montra bientôt actif et rude à la besogne, et se jeta tout d'abord dans la presse médicale, cette arène préférée de la jeunesse qui cherche sa voie. C'est là que la polémique échauffe la passion et que la discussion aiguillonne le travail; c'est là que bouillonne la pensée avant de se fixer, et que s'élabore l'idée avant de se classer. Ce fut là qu'il débuta avec une verve de style et une vivacité de dialectique qui attirèrent bientôt l'attention sur lui, et lui conquirent une place éminente dans la presse scientifique et dans les sociétés savantes. Il eut successivement la direction de plusieurs feuilles périodiques et particulièrement celle du *Journal hebdomadaire*.

Il le rédigea conjointement avec MM. Bouillaud, Dubois (d'Amiens), Vidal (de Cassis), et l'enrichit de travaux nombreux, dont beaucoup obtinrent et méritèrent une sérieuse attention. Mais ce n'étaient encore là que ces feuilles volantes, que le vent de la publicité emporte et disperse sans retour.

Forget voulut fonder sa réputation sur une œuvre plus solide, et il publia en 1832 son *Traité de médecine navale*, le premier de ce genre qui eût paru. La compétence spéciale de l'auteur signala cet ouvrage à la faveur du public et au suffrage de l'Institut, qui lui décerna un grand prix de 2000 fr.

A cette glorieuse distinction obtenue par le savant, s'en joignit bientôt une autre méritée par le médecin: Forget obtint la médaille du choléra, récompense de son dévouement aux victimes de la redoutable épidémie de 1832.

Mais la véritable carrière de Forget, celle où l'appelaient à la fois sa vocation et son talent, c'était l'enseignement ; le but vers lequel il visait, c'était la Faculté de médecine ; l'arène où devaient plus particulièrement briller ses qualités, c'était le concours. Il concourut donc pour l'agrégation, et après un échec honorable, prit une glorieuse revanche en se faisant nommer le premier et à l'unanimité.

Agrégé de la Faculté de Paris, sa place était marquée parmi ses futurs professeurs. Est-ce la crainte d'un stage trop prolongé ; est-ce l'impatience de sa nature impétueuse, ou bien le désir de conquérir au plus tôt, pour ses idées, une tribune, objet de sa noble ambition? Toujours est-il que Forget se présenta à Strasbourg pour disputer à de vaillants compétiteurs la chaire de clinique alors vacante.

C'était en 1825. La Faculté de médecine de Strasbourg était en deuil d'un de ses professeurs les plus illustres. Lobstein venait de descendre dans la tombe, Lobstein dont les travaux et l'enseignement avaient porté au loin la gloire de notre école.

Le vide était grand : qui le remplirait ? Le concours allait prononcer.

Un des professeurs de cette Faculté, dans une autre enceinte, a retracé en termes émouvants les péripéties de cette grande lutte : il a montré l'école de Strasbourg faisant avancer ses plus vaillants champions pour soutenir sa gloire scientifique; les uns illustres déjà par des luttes antérieures, ou connus par de beaux travaux, les autres mûris par la pratique ou riches de brillantes espérances. Il a montré, d'un autre côté, Forget, précédé d'une réputation justement acquise ; exercé et rompu aux combats par des joutes heureuses et fréquentes ; animé surtout par une pensée supérieure, l'apostolat du progrès, tel qu'il était compris et réalisé au sein de l'école de Paris. Il a retracé, dans un langage saisissant, et l'émotion du public et l'émotion des élèves, subjugués par la parole lumineuse et éloquente du jeune maître qui venait de se révéler, et les juges, indécis un instant entre tant de talents sérieux, s'associant enfin au verdict de l'auditoire, pour adjuger la palme au candidat de Paris, et l'asseoir dans cette chaire de clinique qu'il devait illustrer à son tour.

Nobles tournois de l'intelligence, qui vivifiaient l'émulation, où le péril rehaussait le triomphe, où la défaite était souvent une victoire, toujours un honneur et quelquefois un titre ! Mais le concours, comme toutes les œuvres humaines, a ses côtés faillibles. S'il met dans une lumière décisive la force et la netteté de l'esprit, la vigueur et la promptitude de la dialectique, la clarté de la méthode et le talent de la parole, il laisse souvent dans une ombre défavorable le savant devenu circonspect par la science, et fait reculer le clinicien rendu prudent par l'expérience, devant les allures militantes et les opinions affirmatives de la jeunesse. — Le concours juge le professeur et reste muet sur le clinicien.

Forget avait conquis sa notoriété plutôt dans les luttes de la presse et des concours qu'au lit des malades, n'ayant été encore ni chef d'un service hospitalier, ni praticien répandu ; il apportait à la clinique des opinions puisées dans les livres plutôt que dans l'exercice de l'art. Ce ne fut pas sans anxiété que ses plus chauds partisans, ses meilleurs amis, le virent aborder cet enseignement clinique, épreuve suprême du candidat couronné.

Si les premières allures trahirent d'abord plus de talent que de pratique ; si les idées préconçues de l'école ne s'adaptaient pas toujours aux réalités de la nature ; si le scepticisme doctrinal retrécissait quelque peu l'ampleur de la thérapeutique, on vit bientôt cet esprit sagace et net se compléter et se modifier lui-même, et non-seulement parfaire sa propre expérience en formant celle des autres, mais enrichir à son tour le domaine de la pratique et en perfectionner les méthodes. On admira surtout dans son enseignement clinique ses brillantes qualités de discussion et d'exposition, l'entraînement de parole et de conviction qui avaient fait son triomphe au concours.

La clinique est pour le jeune néophyte le but suprême, le couronnement de son éducation ; pour la science, la pierre de touche des doctrines et des systèmes ; pour le professeur, le théâtre de sa plus noble activité, l'épreuve de sa valeur et de ses idées.

Jusque-là, l'élève, s'il a été studieux, s'est nourri des leçons de la théorie ; l'enseignement de la chaire et celui de la biblio-

thèque ont concouru à son savoir et fortifié son érudition. Le voilà maintenant qui entre dans le sanctuaire de la pratique. Il arrive à la clinique. Quelle déception et aussi quel découragement! Le tableau des maladies, qui lui a paru si clair et si facile à saisir, ne lui offre, maintenant qu'il l'a sous les yeux, que vague et confusion. C'est à peine s'il peut saisir un symptôme; il s'attendait à lire avec ses sens les signes fixés dans sa mémoire, et ses sens éblouis ne lui apprennent rien.

Semblable à ces malheureuses idoles dont parle le Psalmiste, il a des yeux qui ne voient pas, des oreilles qui n'entendent pas, des mains qui ne palpent rien.

C'est que la pratique de l'art n'exige pas seulement un esprit lucide et droit; elle veut des sens exercés par l'habitude, un coup-d'œil acéré par l'expérience. Ici se complique et grandit la tâche du professeur. Débrouiller le chaos qui trouble la tête du néophyte; lui apprendre, par une interrogation méthodique, à coordonner les symptômes; exercer ses sens à en percevoir les signes physiques; lui montrer par l'exemple à écarter à droite et à gauche les phénomènes accessoires, pour aller saisir d'une main ferme et sûre le corps même de la maladie; en peser ensuite la gravité, la durée probable, la terminaison; discuter les indications du traitement et choisir finalement le remède. Tout cela doit être fait avec promptitude; car il s'agit de voir cinquante malades dans deux heures, et avec sûreté; car il y va du salut des hommes et de l'autorité du professeur.

J'ai parlé du salut des malades; permettez-moi, par une courte digression, de répondre en passant à cet absurde préjugé qui représente les cliniques comme des laboratoires d'expérimentation, où la santé des hommes peut être sacrifiée à des essais téméraires.

Qu'on visite nos cliniques et qu'on observe avec quelle prudence et quelle mesure se contrôlent les remèdes nouveaux, avec quelle affectueuse sollicitude on en suit les effets, par quelle dose minime on procède pour en déterminer les forces. Si du contrôle de la clinique sont sortis tant de moyens précieux dont l'humanité profite aujourd'hui, on peut dire que c'est le pauvre de l'hôpital qui en a le premier éprouvé les bienfaits.

Nous disons plus, Messieurs, la clinique n'est pas seulement une école d'instruction médicale, on n'y enseigne pas seulement la science qui guérit, mais encore celle qui console, et on apprend aux élèves cette médecine du cœur, si salutaire pour adoucir et guérir les maux physiques.

Forget, en s'asseyant dans la chaire de clinique, y apporta, non-seulement les idées, mais encore la méthode de l'école de Paris. Lobstein pratiquait l'enseignement à la manière antique. Suivi de lit en lit par ses disciples, il faisait interroger le malade par l'un d'eux, conviait successivement les assistants à se prononcer soit sur le fait, soit sur son interprétation doctrinale; puis il résumait les opinions et formulait la sienne dans une dictée latine. Ces discussions étaient toujours attachantes, souvent instructives, quelquefois très-vives, trop vives peut-être, comme il arrive quand l'ardeur juvénile marche de front avec l'inexpérience. Mais le maître était de force et de caractère à supporter l'entraînement d'une jeunesse qui ne péchait après tout que par l'excès de l'ardeur scientifique.

Il nous souvient encore de ces luttes orageuses qui se continuaient perplexes jusqu'à l'amphithéâtre, révélateur suprême de l'énigme clinique.

A juger la méthode de Lobstein par ses résultats, c'est-à-dire par la valeur des hommes formés à son école, on ne peut lui refuser une portée considérable; grand est le nombre de ses élèves qui ont soutenu au dehors ou dans les chaires de la Faculté la renommée du maître.

La méthode moderne, on pourrait dire la méthode française, donne le principal ou plutôt l'unique rôle au professeur : à lui le soin d'interroger le malade et la maladie et de poser le traitement; là, point de discussion au lit du malade, tout se passe dans la salle des conférences ; point de délibération entre les disciples et le professeur ; à lui seul la parole pour exposer les symptômes, établir le diagnostic, fixer le traitement et pour s'élever du fait particulier aux considérations de haute pathologie, qui en sont le commentaire.

De ces deux méthodes, quelle est la meilleure? Elles ont sans doute chacune ses avantages et ses inconvénients. La première donne plus à l'analyse, c'est-à-dire à la clinique; la seconde plus

à la synthèse, c'est-à-dire à la pathologie; l'une s'occupe plus du malade, l'autre des maladies; celle-ci donne plus de part à l'initiative de l'élève, celle-là à l'intervention du maître; l'une est peut-être plus solide, l'autre à coup sûr plus brillante; la première a tous les avantages de l'enseignement mutuel, la seconde toute l'autorité de la leçon magistrale.

La conciliation entre les deux méthodes n'est pas seulement désirable, elle est possible, et depuis longtemps elle se trouve réalisée dans une de nos cliniques médicales, par un de nos éminents collègues.

Mais, entre les mains d'un maître habile, toute méthode est fructueuse.

Ces qualités multiples du clinicien, embrassant à la fois la science et l'enseignement, la pratique et l'humanité, Forget les a réunies à un haut degré: quand nous en retraçons ici l'esquisse, c'est lui surtout que nous posons pour exemple!

C'était à la clinique que cet esprit lucide et rectiligne, se dégageant un moment des préoccupations doctrinales, brillait de tout son éclat: promptitude et sûreté à établir le siége anatomique de la maladie, analyse lumineuse et rapide de ses divers éléments, intuition profonde de son issue probable, sagacité pour déterminer les indications du traitement; mais circonspection, allant peut-être jusqu'à l'extrême rigueur, dans l'emploi des moyens sanctionnés par la raison ou l'expérience.

Cependant ce n'était encore là que la partie, pour ainsi dire, technique de sa clinique.

Pour voir le professeur dans toute sa force magistrale, et, permettez-nous le mot, dans toute sa beauté, suivez-le avec nous, à l'issue de son service, dans cette salle des conférences, où il va discuter les faits observés pendant la visite.

C'est d'abord un exposé lucide, précis, élégant, une revue méthodique des malades et du service, faite avec une rare propriété d'expression. A mesure que s'offrent des objets plus intéressants, des points de vue plus élevés, des cas douteux ou difficiles, le ton du professeur s'élève, sa parole grandit comme le sujet, et sa lumineuse analyse cherche à dégager l'inconnue des problèmes; à résoudre les difficultés; à concilier les contradictions; et tel est le prestige de ce langage clair et limpide, qu'il

peut s'élever aux régions de la métaphysique la plus abstraite, emportant avec lui les esprits les moins habitués à ces hauteurs de la pensée.

Mais que, chemin faisant, il rencontrât sur sa route une doctrine contraire à la sienne, une utopie ou une erreur, alors sa voix éclatait tantôt grave et solennelle, tantôt vibrante de sarcasmes et d'ironie, toujours brillante de coloris; alors sa verve étincelait comme un glaive, le trait partait comme la foudre, la passion coulait à pleins bords, conduisant à son gré l'auditoire captivé, fasciné par la magie d'une éloquence que vivifiait (et que parfois égarait) l'amour ardent de la vérité.

Nous venons de voir Forget à l'œuvre dans l'enseignement pratique. Avant de suivre le professeur dans sa chaire théorique, nous devons jeter un coup-d'œil sur ses travaux, ses écrits, et montrer le savant dont la pensée a soulevé et éclairé bien des problèmes difficiles ou délicats.

Forget a beaucoup écrit; sa plume était aussi féconde que son esprit était actif; elle s'est exercée dans toutes les directions, attaquée à d'innombrables sujets: pratique pure, critique, esthétique, philosophie médicale et polémique. Il a pris part à toutes les luttes scientifiques, combattu au premier rang dans toutes les arènes, mené constamment de front la bibliothèque et la clinique, la pratique qui perfectionne l'art et la philosophie qui l'élève.

La seule énumération de ses travaux scientifiques formerait une liste dont l'étendue dépasserait les proportions de notre exposé. Parmi ses œuvres, il en est d'une importance majeure.

Son *Traité de médecine navale,* fruit de ses pérégrinations nautiques, ouvrage classique sur la matière et couronné par l'Institut.

Le *Traité de l'entérite folliculeuse,* œuvre de haute pratique, dont les doctrines peuvent être contestées, mais dont la valeur clinique est incontestable.

Le cœur et ses maladies, les vaisseaux et le sang qui les traverse, ont été, de la part du professeur, l'objet d'études sérieuses. On lui doit non-seulement un *Précis des maladies du cœur,* mais des mémoires et des lettres sur la pathologie

des veines, des artères, des orifices cardiaques, où sont élucidés avec une rare précision les signes et les indications thérapeutiques de ces cruelles affections, aussi difficiles dans leur diagnostic que redoutables dans leurs effets.

Il a attaché son nom aux beaux travaux de la médecine moderne sur cette singulière et dangereuse maladie qu'on appelle albuminurie ; source, autrefois inconnue, de tant d'incurables hydropisies ; terrain bien remué, mais incomplétement exploré encore par les recherches de la pratique et les conjectures de la théorie.

On lui doit d'intéressants mémoires sur les affections nerveuses, aussi mystérieuses dans leurs manifestations pathologiques que la fonction normale dont elles dérivent ; il a passé successivement au creuset de son observation ces bizarres et rebelles névroses qu'on appelle *Tétanos*, *Histérie*, *Danse de Saint-Guy* et *Delirium tremens*.

Le traitement des maladies, la thérapeutique lui doit d'utiles études sur la valeur de quelques médicaments. Sa *clinique de l'opium*, ses recherches sur la *cinchonine*, le *mercure*, etc., sont frappées au coin de l'observation exacte, mais toujours plus encline au doute qu'à l'affirmation.

Mais ce sont surtout ses écrits sur la thérapeutique générale qui offrent un caractère particulier d'élévation dans les idées et de charme dans le style. Nous l'avons dit, et nous aurons à le répéter plus d'une fois : FORGET se complaisait surtout dans la synthèse, dans la généralité esthétique, et ses mémoires sur la thérapeutique générale, sur la *stabilité*, les *malheurs*, les *obstacles* en thérapeutique, sont une sorte de formule philosophique de cette science, édictée par la raison plus que par la pratique, et toujours sous une forme attrayante qui de la science fait un plaisir.

Mais son terrain de prédilection, le milieu où se développe à son aise sa nature intellectuelle, c'est la philosophie médicale, ce sont les grandes questions de doctrine et de méthode, d'esthétique ou de profession, qui se rattachent aux problèmes élevés de la science ou aux règles morales de la pratique de l'art. Il y a eu peu de grands sujets qu'il n'ait traités ou touchés

avec cette préférence passionnée qui est comme l'impulsion de l'instinct. Tantôt il prend la plume pour prouver la *réalité de la médecine et de ses dogmes;* leçon donnée à la suffisance des novateurs qui se passent de l'histoire. Tantôt s'adressant aux praticiens, il leur indique les *avantages de l'érudition et de l'étude dans la pratique*. D'autres fois, en montrant l'*influence des doctrines sur la pratique*, il cherche à fermer la porte à l'empirisme et replace la raison sur son piédestal. Il a écrit des pages touchantes sur les *devoirs du médecin*, pour relever à ses yeux et à ceux d'un public ingrat le sacerdoce médical. Ailleurs, il traite du *courage médical* et fait voir par d'illustres exemples, comme par la vie quotidienne du médecin, la supériorité de cœur dont notre noble profession donne chaque jour l'exemple. Arrêtons-nous dans cette énumération, qui fatiguerait l'auditoire avant d'épuiser la liste des travaux de ce médecin philosophe.

Il faut cependant que vous nous permettiez un mot sur son dernier livre, qui fut, il le dit lui-même, son testament médical, et nous pouvons dire le chant du cygne. Ce livre est le résumé de sa pratique et de son enseignement. Après quarante années passées au lit des malades, au milieu des livres ou dans les solitaires réflexions de l'étude, il donne, sa sentence définitive sur les problèmes de l'expérience et sur les solutions de la théorie; c'est (qu'on nous passe le mot) le Deuteronome de sa bible; c'est la caractéristique de son école, «c'est notre livre, dit-il, que nous avons prétendu faire, et non pas le livre d'autrui (*Principes de thérapeutique*, préface).

Ainsi ont fait tous les grands hommes dont les noms signifient autorité. Ils ont composé leur livre à l'âge où l'expérience et la maturité leur donnaient droit de suffrage. Alors la tribune de la presse n'était pas occupée par les imberbes. Forget, ce caractère antique par plus d'une de ses faces, a suivi ces augustes exemples, et quand la mort est entrée chez lui, elle l'a trouvé corrigeant la dernière épreuve du dernier livre qu'il dédiait à la postérité. C'est dans cette œuvre surtout que nous pouvons suivre les phases et les transformations successives de son caractère scientifique, modifié, agrandi et élevé graduellement par les leçons de l'expérience.

Quelques mots d'abord sur sa philosophie médicale envisagée au point de vue le plus général.

Il existe dans le monde deux doctrines rivales aussi vieilles que la pensée humaine. D'après l'une, l'activité des corps, leurs mouvements d'ensemble comme leur action moléculaire, est due à des forces qui les animent, les dominent, président à leur conservation et à leurs fonctions : *mens agitat molem*. La doctrine opposée ne voit dans ces forces qu'un résultat de la disposition moléculaire de la matière ou des conditions organiques de sa structure. Pour la première, la matière n'est que l'instrument de la force; pour la seconde, elle est la force même. Chacun a reconnu ici les deux fameuses et irréconciliables ennemies, les écoles du spiritualisme et du matérialisme.

Les doctrines médicales se rattachent par tant de points de vue divers à la philosophie générale, qu'elles n'ont pu manquer de se heurter contre l'une ou l'autre de ces écoles, et d'en invoquer successivement les arguments et l'autorité. Il en résulte que, sous les noms de vitalisme et d'organicisme, la lutte se continue sur l'arène médicale. Ces deux doctrines ont leurs principaux représentants, la première à l'école de Montpellier, qui par elle remonte directement à l'école de Cos; la seconde à l'école de Paris, que ses beaux travaux sur l'anatomie pathologique devaient constituer la gardienne naturelle de la prépondérance des lésions organiques.

Si nous voulions flatter notre école, nous dirions que Strasbourg représente la médecine tout entière et ouvre la porte à deux battants à toutes les idées. Mais Strasbourg, école de haute pratique plutôt que de théorie, ne s'inféode à aucune.

Il faut le dire, il n'était pas dans la nature de Forget d'admettre ni de prêcher la conciliation en matière de doctrine; sa conviction et, disons-le, sa passion était trop forte et aussi trop sincère pour qu'il transigeât facilement.

Qu'on nous permette un épisode qui peint trop bien ce caractère avec ses généreuses ardeurs, pour que nous craignions de fatiguer l'auditoire. Il s'agissait précisément d'une de ces luttes doctrinales, d'un de ces duels entre le vitalisme et l'organicisme. L'arène n'était ni plus ni moins que l'académie impériale de médecine; les champions, les hommes d'élite de la compagnie.

C'était en 1855. La doctrine vitaliste, exposée magistralement, développée avec une vigueur entraînante et une merveilleuse lucidité, gagnait du terrain; un orateur surtout avait surgi, qui, tout en maintenant sa conviction avec fermeté, l'avait revêtue de formes si insinuantes, si conciliantes, si flatteuses même pour ses adversaires, que ceux-ci, loin de relever le gant, gardaient un silence qui semblait une abdication.

Ainsi, du moins, l'interpréta FORGET, et voilà le lion qui bondit sur sa blessure.

Etiamsi omnes, ego non :

«Eh bien ! moi disciple et agrégé de l'école de Paris, moi «pauvre émigré qu'elle a souvent affligé de son oubli, de sa «froideur, de ses dédains marâtres, je relève le gant et me «constitue le champion de cette mère inconstante et frivole, «que je vois avec douleur abdiquer son autorité légitime, prê-«ter le flanc à ses implacables ennemis et réchauffer le serpent «dans son sein» (la philosophie méd. devant l'acad., 1855).

Et le voilà qui fulmine, dans la *Gazette médicale de Paris*, une de ces philippiques où débordent, avec une éloquence doublée par la colère, toute l'ardeur de ses convictions, toute l'amertume de son cœur et toute son indignation contre des champions qui semblent abandonner le combat. Eh quoi ! vous, les Andral et les Chomel, les Rostan et les Bouillaud, vous les grands-prêtres de la doctrine, vous gardez le silence, vous laissez seul sur la brèche le courageux Piorry, quand déjà le bélier du vitalisme bat les murailles; quand un nouvel athlète vient audacieusement implanter au milieu du cénacle parisien l'oriflamme immaculée de l'école de Montpellier !

Mais c'est ici surtout qu'il faut admirer ce généreux cœur qui, inflexible dans ses convictions, ne garde aucune animosité contre ses adversaires. Quand sa flamme est jetée, quand son feu a débordé, quand satisfaction est donnée par lui-même à ses croyances, le calme renaît, l'homme bon et indulgent remplace le sectaire intolérant, il va tendre la main à l'adversaire et l'appeler en conciliation sur le terrain pacifique de la pratique :

«Le savant orateur aura pu remarquer que je n'ai pas même prononcé son nom, tant j'ai pour principe de n'envisager que

les opinions et jamais les personnes. Pour moi l'éloquent académicien s'appelle *vitalisme*.»

Mais voici un trait qui peint dans un magnifique relief cette loyale nature; c'est sa lettre au professeur Lordat, l'illustre personnification du vitalisme de Montpellier. C'est plus qu'une lettre; c'est une belle action; c'est un grand exemple de déférence filiale, d'affectueuse admiration, associée à une modestie touchante; ce n'est pas seulement son cœur qu'il incline devant l'auguste vieillard, c'est aussi son drapeau. Écoutez ce passage:

«N'êtes-vous pas, cher et vénéré maître, une des plus grandes «figures de l'histoire médicale de notre époque? Votre nom «n'est-il pas le symbole de cette grande et noble école de «Montpellier, qui règne aujourd'hui même sur sa puissante rivale de Paris?» (Montpell. méd. Juillet 1861.)

Cette lettre, écrite quelques semaines avant sa mort, vaut tout un panégyrique; elle prouve à la fois la tendresse de son âme et l'élévation qu'avait atteinte son esprit.

Leçon digne de méditation pour ces sectaires zélés qui poussent jusqu'à l'exagération, jusqu'à l'intolérance les doctrines du maître. Il en est des chefs d'école comme des chefs d'empire; placés dans les sphères sereines de l'autorité et de la raison, ils sont toujours prêts aux concessions et à la paix, tandis que, dans les régions inférieures, soldats ou disciples se battent avec rage pour la prépondérance d'un pays ou d'une doctrine!

Nous pensons, comme Forget, que l'avancement de la science et la pratique de l'art ont peu de profit à faire dans ces luttes brillantes mais stériles, qui laissent chacun avec ses convictions. Ces convictions reposent en partie, moins sur l'intuition de la vérité que sur les instincts des organisations individuelles, qui sont impressionnés chacun de préférence par tel ou tel ordre d'idées ou de faits. C'est pourquoi les doctrines ne transigent pas, n'abdiquent jamais; elles sont immortelles, parce qu'elles ont leur racine dans l'essence des choses, et leurs sectateurs dans les divers instincts de l'esprit humain.

Laissons donc là ces grandes visées; elles planent dans des régions trop élevées pour éclairer une science comme la nôtre,

qui vit d'analyse intime. D'autres nations ont imprimé à la médecine contemporaine une impulsion qui dure encore ; la philosophie et la spéculation sont en honneur chez elles plus que dans notre pays, qui se complaît aux choses positives; et cependant nous ne voyons pas ailleurs, la médecine se complaire dans ces doctrines de haute abstraction et dans ces luttes de systèmes qui élèvent, si on veut, l'esprit, mais qui l'entraînent aussi hors des voies d'une recherche plus utile.

Le caractère scientifique de Forget portait la double empreinte de la tendance synthétique et de la rectitude mathématique ; l'une le poussait constamment à la recherche de la loi la plus générale, c'est-à-dire à *l'unité* dans la doctrine ; l'autre à l'analyse et au triage des faits, c'est-à-dire à la *simplicité* dans la pratique. Unité, simplicité, médecine exacte et positive, c'est le mot d'ordre qui tombe toujours de sa bouche ou de sa plume ; il retentit dans ses discours et dans ses écrits, dans ses œuvres les plus légères, comme dans ses livres les plus sérieux; il en a fait son testament médical, l'a inscrit en épigraphe sur le fronton de son dernier livre et presqu'à chacune de ses pages. *Sancta simplicitas!* Divin bon sens! c'est la légende de son drapeau, c'était le but de son apostolat hautement avoué à son arrivée à la Faculté.

Cette idée, disons-le tout d'abord, n'était pas nouvelle. La prétention de ramener sous une loi générale et unique l'organisme vivant, normal ou malade, avait séduit les esprits exacts à toutes les époques. L'école d'Asclepiade l'a préconisée par la voix de Themison, par la formule du Relâchement et de la Rétraction ; sous l'Écossais Brown, elle s'appelait Sthénie et Asthénie ; l'école de Broussais en avait fait l'Irritation et l'Abirritation. Le caractère générique de toutes ces doctrines, c'est de ne voir dans l'activité fonctionnelle, normale ou déviée, qu'une question de force ou de faiblesse, et de repousser ou de reléguer comme secondaires, toutes les modalités qualitatives que les causes spécifiques impriment à l'organisme.

Forget avait gardé, quoiqu'il s'en défendît et à son insu peut-être, une forte empreinte Broussaisienne, qui se traduisait par sa répugnance à se plier aux idées de diathèses et de spé-

cificité quelconques, et si, vaincu par les faits, il se vit forcé en quelque sorte à les accepter, il eut soin à chaque occasion de faire ressortir leur peu d'importance pratique (*De l'élément spécificité dans les maladies*).

Dans son dernier ouvrage encore (*Principes de thérapeutique*), perce sa préférence complaisante pour les idées dichotomiques, qui, depuis Themison jusqu'à Broussais, ont essayé de simplifier la thérapeutique.

Mais unité, simplicité et médecine exacte, tout cela est bientôt dit! La simplicité du principe, c'est-à-dire l'unité, est certainement le suprême caractère, la pierre de touche de tout système vrai; mais, pour cela, il faut que ce système repose sur une vérité primordiale non-seulement incontestée, mais dominant et expliquant tous les faits particuliers; telle est pour les corps célestes la gravitation.

La loi primordiale des corps organisés a-t-elle trouvé son Newton? En d'autres termes, la biologie, sur laquelle repose la pathologie, a-t-elle donné la loi fondamentale de la vie organique et de ses manifestations à l'état sain et morbide? Toutes les doctrines cependant ont eu la prétention de s'appeler physiologiques et d'être exactes et positives; seulement chacune d'elles veut donner le dernier mot de la science, d'après la physiologie de son temps.

Mais qu'est-ce que la physiologie était, il y a trente ans à peine? Elle se réduisait à quelques notions du mécanisme grossier et extérieur des organes; à quelques localisations fonctionnelles des centres nerveux, avec des applications très-superficielles à l'étude des mouvements et de la sensibilité. Voilà le pivot autour duquel tournait la physiologie, entraînant la pathologie à sa remorque. C'était simple sans doute, et positif aussi. L'histologie n'était pas née et n'avait pu encore démontrer l'inanité de tant d'idées reçues sur la nature de la congestion, de l'inflammation et des transformations de tissus; la chimie n'avait pas encore démontré les altérations et les intoxications du sang dans les fièvres; son analyse n'avait pas encore mis à jour le mécanisme des altérations sécrétoires. La physiologie expérimentale n'avait pas révélé le rôle du système nerveux, dans les actions les plus intimes de la transformation

moléculaire, de la température, du mouvement fébrile, etc. Comment ranger tant de faits et de notions, et bien d'autres encore, sous la rubrique dichotomique d'une augmentation ou d'une diminution de force ou d'activité. Cette activité, quelle qu'en soit la nature, ne peut, dans l'état actuel de la science, s'exprimer par une formule de quantité.

Où conduit d'ailleurs, dans notre domaine, cette prétendue simplification? A mettre sur le lit de Procuste le corps tout entier de la science, et à amputer tout ce qui ne rentre pas dans le moule préconçu d'exactitude et de simplicité. C'est ainsi qu'ont procédé toutes les écoles soi-disant physiologiques, dichotomiques et anatomiques. On a jeté par dessus le parapet toute la doctrine des constitutions épidémiques, des diathèses, des métastases, de la spécificité en un mot.

La médecine contemporaine s'appuie et se fonde non-seulement sur la physiologie humaine, mais sur l'étude des êtres organisés en général, sur la biologie; elle lui emprunte ses méthodes et ses lumières. De nos jours, en effet, la physiologie, rompant son cadre trop étroit, a élargi son programme, et, empruntant le secours des sciences voisines, a porté le flambeau de l'analyse sur les conditions physiques et chimiques des humeurs et des solides, des fonctions et des tissus.

Sur ce large piédestal s'asseoit aujourd'hui la pathologie, qui ne se contente plus d'attacher au travail morbide les dénominations préconçues de la métaphore scolastique (irritation, inflammation, fièvre, etc.), mais qui poursuit *de visu* ce travail dans l'intimité des tissus, en étudie les conditions moléculaires, organiques et vitales, en détermine les produits, les transformations, etc.

Les uns, l'œil sur le thermomètre, notent les curieuses et importantes variations que la fièvre communique à la température du corps, et en tirent des notions précieuses sur la marche de la maladie; les autres, armés du microscope, assistent aux transformations qu'elle imprime aux tissus; ceux-ci, le creuset à la main, étudient les phénomènes physiques du sang et des humeurs; d'autres enfin, par de savantes expériences, interrogent les mystères de la fonction nerveuse, qui domine, règle et modère ces actions moléculaires.

Mais si la médecine, comme science, embrasse dans son cadre des objets trop multiples et trop divers pour être ramenés à une loi unique, pour aboutir à une formule simple, base obligée de toute synthèse absolue, n'oublions pas que, dans notre science, l'induction est la loi, l'observation le moyen, et l'expérience la formule. Si cette formule ne donne pas la loi générale des choses, si les vérités qu'elle exprime ne sont pas mathématiquement démontrables; si enfin, en l'absence d'un code théorique, nous devons nous contenter d'une jurisprudence basée sur l'induction, nous possédons, dès à présent du moins, un ensemble de faisceaux formant corps de doctrine et appuyés d'imposantes autorités : la raison et l'expérience.

Mais descendons de ces hauteurs de l'abstraction, quittons ce terrain mouvant de la théorie, où le pied manque à chaque pas, et que des détracteurs, qui ne regardent qu'à la surface, ont appelé le champ de nos conjectures; suivons Forget sur le domaine de la pratique pure. C'est là que nous voudrions appeler toute la gent humoristique qui, de Molière à Jean-Jacques, a égayé le public sur nos doutes et nos incertitudes.

L'art du *diagnostic*, c'est-à-dire l'art de préciser le siége et la nature d'une maladie, c'est là gloire de la médecine du XIX[e] siècle, c'est la gloire surtout de la médecine française, la plus belle perle de sa couronne scientifique.

Que ces douteurs ironiques entrent dans une clinique, qu'ils regardent le maître montrant d'une main prompte et sûre l'organe malade et précisant, avec la rigueur d'un mathématicien, l'étendue, la profondeur et la nature de la lésion, sans craindre un démenti ni de la marche de la maladie, ni des révélations de l'amphithéâtre. Ils croiront au miracle, à la divination, ceux qui ignorent que l'application de la physique à la médecine est le secret de ce merveilleux résultat.

C'était par l'art du diagnostic que brillait surtout le talent de Forget; ses convictions organiciennes le poussaient droit vers l'organe; sa rectitude mathématique ne se contentait que de données exactes, et il avait acquis dans l'art de déterminer une maladie une rapidité et une sûreté qui faisaient l'admiration de ses élèves.

Il fit plus encore : il voulut formuler en préceptes ce qu'il démontrait si bien par son exemple, et, dans son mémoire sur le *diagnostic expéditif*, il enseigna surtout que la perfection du diagnostic n'exige pas toujours ces longs détours d'une interrogation minutieuse, qui attardent les esprits lents et vulgaires. Sans doute, lorsqu'il s'agit d'exposer les éléments compliqués d'un problème obscur, force est de recourir à une analyse laborieuse, c'est-à-dire de passer en revue tous les appareils de l'économie ; les maîtres eux-mêmes sont quelquefois obligés de suivre le chemin vulgaire. Mais, alors que négligeant les routes battues et marchant droit au but, par une synthèse aussi savante que hardie, le praticien d'élite, l'observateur de génie profère un de ces rapides oracles qui paraissent plutôt un produit de l'inspiration que le résultat d'un travail scientifique, «ne croyez pas, dit Forget, qu'il imagine rien, qu'il aille chercher au ciel ce qu'il découvre sur la terre ;» il a fait une analyse plus rapide, il a supprimé les intermédiaires, il est allé droit au signe pathognomonique, et, selon l'heureuse expression de l'écrivain, «il a fait de l'algèbre au lieu de mathématiques.»

Ses idées sur la thérapeutique en général et sur la valeur des médicaments en particulier, découlaient à la fois de ses tendances scientifiques et de sa méthode expérimentale. Ses idées doctrinales, nous l'avons vu déjà, tendaient à réduire à leur plus simple expression tous les problèmes de la médecine. C'est dans ce but qu'il caresse également la formule dichotomique, qui ne voit dans les maladies que des altérations quantitatives. Sa classification de l'action des médicaments découle logiquement de ces principes, comme la conséquence découle des prémisses. Après les avoir rangés en six classes, pour complaire, dit il, aux idées reçues, il a soin d'ajouter qu'après tout leur division en excitants et en débilitants est encore la plus naturelle (*Principes de thérapeutique*). Le temps n'est plus à la réfutation de pareilles idées, que l'auteur d'ailleurs ne préconise qu'en hésitant et comme entraîné par ses préventions. Forcé par la logique, son esprit si judicieux aurait sans doute été le premier à reconnaître qu'il est difficile, par exemple, de ranger à la fois la bel-

ladone dans les débilitants, parce qu'elle donne un délire furieux, et dans les excitants, parce qu'elle paralyse la vue; et d'appeler la digitale un irritant, quand elle ralentit le cœur, et un débilitant, quand elle enflamme l'estomac.

Au fond, Forget professait à l'égard des médicaments un scepticisme qui, pour le dire en passant, se conciliait mal avec les doutes ironiques dont il poursuivait *cette pauvre nature médicatrice;* car, si ce n'est ni la nature ni l'art qui guérit, ce ne peut être qu'un miracle d'en haut.

Ce n'est pas que Forget, sceptique pour la pharmacie, niât complétement la thérapeutique; personne plus que lui ne s'est occupé de ce but suprême de toute médecine. Que de vérité, que de bon sens dans ses lettres sur la thérapeutique! Quelle hauteur de vue, quelle philosophie dans ses nombreux articles insérés au Bulletin! Rarement la raison a parlé un plus beau langage et emprunté une forme plus séduisante; et pourtant l'impression finale, c'est le doute, ce doute né de l'extrême circonspection et basé sur une méthode fautive.

La crainte de marcher sur une erreur l'arrête à chaque instant dans le chemin de la vérité. Toutefois, pour une science où la démonstration rigoureuse est si difficile, mieux vaut se contenter d'une induction approximative, mais féconde, que d'être conduit par le doute à la négation et à la stérilité.

D'ailleurs, ce qui n'est qu'induction et probabilité aujourd'hui, peut devenir démonstration demain. Laissons au temps sa part, sans nous opiniâtrer dans une aveugle crédulité, ni dans un doute systématique. Que de vérités, professées par les maîtres, n'ont eu d'abord pour base que l'autorité de leur raison et de leur expérience! et si le temps, ce grand analyste, en a détruit une partie, combien d'autres sont sorties de son creuset, vierges et rajeunies!

Mais nous pensons que le scepticisme de cet esprit supérieur avait sa racine moins dans une erreur de son jugement, moins encore dans l'impuissance réelle des médicaments, que dans la méthode qui préside au contrôle de leur action. Expliquons-nous :

Il y a deux manières de juger l'action d'un agent thérapeutique : la première étudie son effet sur les éléments de l'orga-

nisme ou de la maladie; la seconde ne considère que la guérison ou l'insuccès; la première procède par analyse et a pour but l'indication raisonnée; la seconde ne considère que le résultat final : c'est l'empirisme.

Or, il est bien remarquable que FORGET, cet esprit lucide et analyste, qui a porté dans les éléments de la nosologie et de la thérapeutique une étude si profonde et si opiniâtre, se soit arrêté devant l'analyse pharmaco-dynamique, pour ne s'attacher qu'au résultat brut, et que, poussant cette méthode à l'extrême conséquence, il ait préconisé le chiffre numérique des succès et des insuccès comme le critérium suprême de la valeur d'un médicament.

Tout est faux ici : théorie et pratique, principe et méthode. Le médicament n'agit pas sur la maladie, ensemble complexe d'éléments divers, mais sur un ou plusieurs de ses éléments, sur un ou plusieurs tissus; quelquefois sur un seul organe, une seule fonction. La guérison n'est pas un résultat simple, mais *une résultante* de plusieurs éléments. Il faut supputer, étudier cette action élémentaire. L'étude en est facile, parce que cette action est simple, ordinairement palpable et constante en elle-même. Le tartre stibié s'adresse à la secrétion, à la température morbide, à la composition du sang; il n'en veut pas à la pneumonie. Demandez-lui s'il a rempli le premier objet; quant au second, la guérison, ne l'en rendez pas responsable : elle peut être entravée par mille autres causes. La digitale ralentit le cœur et abaisse la température. Demandez-lui si elle a tenu cette promesse et non si elle a arrêté une hémoptisie, une inflammation, un anévrisme. Cela peut arriver si vous avez frappé juste, et manquer aussi par bien des raisons indépendantes de son action. Le médicament! c'est le bistouri employé pour ouvrir un abcès; si le malade meurt, direz-vous que le bistouri ne sait pas inciser la peau?

Énumérer, à propos de chaque agent thérapeutique, les centaines de maladies où il a trouvé emploi; ou, après chaque maladie, exposer les médicaments qu'on peut lui opposer, c'est oublier que le hasard, la coïncidence, l'opportunité, mille circonstances étrangères à la force du médicament ont pu contribuer au succès ou au revers.

La thérapeutique, seule de toutes les branches de la médecine, n'a pas secoué le joug du vieil empirisme et n'est pas encore entrée dans la voie de l'analyse. Nous le disons en vérité, tant qu'elle n'y sera pas entrée, il n'y aura pour elle ni progrès, ni autorité, ni considération. Qu'elle aborde une bonne fois la méthode pharmaco-dynamique, qu'elle applique la virtualité du médicament, non à une maladie, mais à une indication élémentaire (qu'elle pourra même réduire en chiffres, parce que ces effets sont simples et identiques), et, à la place de conclusions empiriques, nous aurons bientôt pour chaque médicament une série d'observations qui nous donneront la mesure juste et nette du parti rationnel que nous pouvons en tirer; et la foi thérapeutique renaîtra avec la juste autorité qu'elle aura reconquise.

Encore une fois, ne comparez pas l'effet simple et pharmaco-dynamique du remède à la *résultante* complexe qu'on appelle guérison; ne placez pas dans la même colonne d'addition le chiffre élémentaire et le nombre complexe; ce serait manquer aux règles d'une bonne statistique. Que cette addition se fasse au *juger*, comme dans la pratique vulgaire, ou par chiffre, comme le veulent les médecins *exacts*; qu'on dise *souvent* ou *rarement*, ou bien un *cinquième* ou un *dixième*, la méthode est la même; c'est l'empirisme brutal, plus absolu même quand il parle en chiffres. Il est singulier, nous le répétons, que Forget, cet ennemi incarné de l'empirisme, ce profond et sagace analyste des éléments thérapeutiques, n'ait pas été jusqu'au bout de sa logique: il eût renoncé peut-être à son scepticisme et guéri celui des autres!

Qui mieux que lui a reconnu, qui mieux que lui a exprimé le grand principe de l'intervention rationnelle dans l'efficacité des médicaments: «L'opportunité c'est le don de l'à-propos, l'*occasio præceps*, c'est le but final, le couronnement de l'œuvre médicale. C'est l'opportunité qui guérit, car c'est elle qui fait la valeur du remède (*Principes de thérapeutique*, p. 598). C'est l'opportunité, dit-il ailleurs, qui donne la clef de la plupart des succès et des revers résultant des mêmes remèdes.» Ce n'est donc pas le résultat brut!

C'est précisément cette opportunité qui rend la thérapeutique

une œuvre si délicate. Le remède, chacun peut le lire et le connaître; le diagnostic n'exige dans la majorité des cas qu'un esprit exact; mais appliquer l'un à l'autre dans une juste mesure, dans un moment opportun, c'est l'œuvre d'un jugement profond, d'une intuition sûre; c'est dire, malheureusement, que ce n'est pas l'œuvre du commun des hommes. Voilà pourquoi, malgré l'avancement de la connaissance des remèdes, et du diagnostic rigoureux, l'œuvre thérapeutique sera, instruction à part, toujours subordonnée à la valeur du praticien.

En résumé, l'avenir de la thérapeutique repose sur deux colonnes : 1° la connaissance de l'action pharmaco-dynamique élémentaire ; 2° l'opportunité de son application. La première se déduit de la clinique et est tributaire, au besoin, de la numération statistique; la deuxième repose sur la science et le tact du médecin.

La doctrine organicienne, après son juste triomphe sur la médecine essentialiste et symptomatique, porta une attention exclusive à ces lésions fondamentales, dont elle avait proclamé l'omnipotence, et, par une réaction naturelle à toutes les révolutions victorieuses, négligea trop à son tour ces formes symptomatiques qui, sans constituer la maladie, en changent du tout au tout la gravité et le traitement. De là une thérapeutique souvent ingrate et insignifiante, parce qu'elle s'occupait trop exclusivement de la lésion matérielle, fréquemment rebelle aux sollicitations de l'art.

Ce côté faillible d'une médecine trop rigoureusement organique finit par frapper l'esprit pénétrant de Forget, engagé, lui aussi, d'abord dans cette voie exclusive. L'expérience clinique dut modifier en lui la raideur du dogmatisme, lui montrer des éléments pratiques nombreux, dont la théorie absolue n'avait tenu aucun compte, et fixer son attention sur les formes variables et les physionomies diverses qu'offre l'unité pathologique. De là, sans doute, l'idée de sa *Doctrine des Éléments*.

Cette doctrine des éléments, que Forget se complaisait à croire sienne, a été comme le contre-poids de sa tendance

invincible vers la synthèse ; c'était le praticien corrigeant le systématique.

Le traitement d'une maladie est fondé en bonne logique sur son siége et sa nature. Qui dira inflammation, dira donc systématiquement antiphlogistique.

Or, il arrive que sur le terrain de la pratique la formule absolue est contrainte de plier : la maladie, sans changer de siége ni de nature, peut revêtir de telles formes, se constituer accessoirement de circonstances si diverses et même si opposées, qu'une même affection ou deux affections de même nom peuvent réclamer les traitements les plus contraires. C'est ici la forme qui emporte le fond.

Ces circonstances diverses, Forget les appelle éléments, et l'étude qui les systématise, *doctrine des éléments*. Le problème dès lors consiste : «Une maladie, c'est-à-dire un groupe d'éléments étant donné, déterminer la subordination qui règne entre eux ou le degré d'influence que chacun exercera à l'égard des autres» (*Principes de thérapeutique*, p. 607).

C'est effectivement là le théorème tel que la clinique et la pathologie le posent.

Cette doctrine des éléments était son œuvre de prédilection. S'il se faisait illusion sur la nouveauté de ces idées, qui, sous le nom d'indications, n'ont cessé de guider la médecine dans tous les temps, à lui du moins l'honneur de les avoir formulées et systématisées, et mieux encore, d'avoir, dans son dernier ouvrage, donné une vaste application de la méthode aux principales maladies.

Il a rendu, croyons-nous, un réel service au jeune praticien en le familiarisant d'un coup-d'œil avec les divers éléments du problème pathologique.

Si ce n'est pas un progrès dans la doctrine, c'est un perfectionnement dans la méthode; si à Forget ne revient pas la gloire brillante du législateur, il a eu le mérite plus solide du grammairien en formulant des règles précises pour l'art d'observer et de traiter correctement les maladies et les malades. Ce n'est pas une œuvre de haute synthèse, mais de précieuse et profonde analyse; c'est un terrain neutre et fécond à la fois, offert au progrès, tel que l'entend la science contemporaine; ce

n'est plus une arène ouverte aux vieilles et inconciliables doctrines.

Cette doctrine des éléments le conduisit à une conciliation équitable sur le terrain de la pratique. On sent qu'il est heureux d'imposer silence un instant à l'inflexible rigueur du dogme pour communier fraternellement avec toutes les opinions opposées.

«Cette première nécessité, dit-il, de compléter le diagnostic pour édifier le traitement, nous paraît une arche d'alliance entre les systèmes dissidents, car elle sanctionnne l'importance de tous les éléments morbides, organiques et vitaux, dynamiques et statiques. Quelle que soit en effet l'opinion du praticien sur les fièvres graves, s'il est organicien, il ne pourra cependant se refuser à l'obligation d'avoir égard aux forces vitales, et s'il est vitaliste, il ne pourra, sans fermer les yeux à la lumière, refuser de prendre en considération les lésions de l'organe» (Ibid., 362).

Tel il est dans ses livres, tel nous l'avons toujours vu dans son existence. Rigoureux jusqu'à l'intolérance dans la théorie, conciliant dans la pratique; inflexible contre les travers des hommes, et d'une aménité parfaite pour les personnes.

Lui, si absolu autrefois sur le traitement de la fièvre typhoïde, voici comment dans son livre testamentaire il envisage la question : «Tel est, nous le croyons, le tort de ceux qui préconisent et de ceux qui bannissent, soit les évacuations sanguines, soit les purgatifs, soit les saignées, soit même les stimulants dans le traitement des fièvres graves, les uns et les autres vantant ou condamnant ces médications dans toutes les périodes comme dans toutes les formes de la maladie. En effet, on trouve que l'éclectisme, résultat obligé de la doctrine des éléments, est le corollaire final de la thérapeutique rationnelle» (Ibid, 363). Hommage digne d'être enregistré pour la gloire de son auteur, hommage précieux rendu à la raison et à l'expérience.

C'est ainsi que, docile aux leçons de la pratique et aux suggestions de son bon sens, le systématique fut peu à peu ramené à l'éclectisme. Écoutons-le encore : «Toute école est en possession d'une portion de la vérité, a dit Cousin après Leibnitz. Qui peut nier, en effet, que, dans l'observation des maladies, il ne faille avoir égard tout à la fois et à la marche de

la nature, et à l'altération des humeurs, et à la mécanique des organes, et à l'influ nerveux, et aux forces de la vie, et aux propriétés des tissus, et à leur composition molléculaire» (Ibid., 361).

N'est-ce pas un retour de cet esprit lucide et vraiment élevé à la seule médecine digne du nom de physiologique, et un pas vers les idées larges qui ont été celles de tous les grands médecins?

C'est là de l'éclectisme, comme l'entend Forget lui-même; mais est-ce bien une doctrine, un système? Non, l'éclectisme suppose un choix, un choix suppose un critérium, et celui-ci, une doctrine préalable. Cette doctrine, cette synthèse absolue est-elle possible? Non, encore une fois, parce que nous manquons de la loi principe. Nous devons nous contenter d'une collection de synthèses, formant comme une jurisprudence qui éclaire les cas litigieux.

Mais la valeur des œuvres de Forget, le secret de son influence sur ses lecteurs et sur ses élèves, n'est pas seulement dans l'élévation de ses idées, dans leur enchaînement logique; il est encore plus dans le charme de la forme dont il les a revêtues. Pour connaître Forget, il faut le lire, il faut sentir soi-même la séduction entraînante de ce style harmonieux, de ce verbe incisif, de cette expression toujours saisissante par la hardiesse et l'inattendu.

C'est que Forget, homme de synthèse plutôt que d'analyse (ainsi qu'il le dit lui-même), ne s'arrête pas aux menus détails; il se presse, il se condense pour faire jaillir une idée, une pensée, une conclusion. Aussi, voyez comme chez lui la pensée éclate, rapide et claire; comme le mouvement et la vie circulent à travers ses pages qu'on trouve toujours trop vite terminées!

Avec lui on ne s'arrête pas longtemps dans les plaines arides de la monotonie; c'est le paysage aux mille contours, aux aspects imprévus, tantôt riant et gracieux, tantôt sombre et sévère, vivifié par le torrent impétueux de la passion. Défi incessamment jeté à l'erreur, ou à ce qu'il croyait tel; lutte généreuse offerte à ses adversaires; combat toujours accepté;

polémique infatigable; tout cela se reflète dans son langage colorié, mouvementé; tout cela brille, étincelle, éclate en saillies fines, en traits ironiques, en colères sublimes.

Nous avons montré FORGET arrivant de Paris, disciple éminent et convaincu de l'école anatomo-pathologique, ou, comme il se plaisait à le répéter, sentinelle avancée du progrès sur les bords du Rhin, plantant victorieusement son drapeau à l'école de Strasbourg. Nous venons de le voir, mûri par la réflexion, instruit par l'expérience, se modifier et se développer par les leçons de ces deux grands maîtres et élargir magistralement les horizons d'un anatomisme trop étroit.

Nous allons le montrer maintenant, subissant une nouvelle transformation, s'arrêtant non-seulement sur la route, mais faisant plus d'un pas pour revenir en arrière, et quelquefois se plaçant en travers, pour empêcher le progrès de passer.

Nous l'avons dit plus haut: quand il prit possession de sa chaire, la paix était faite dans les esprits, et le progrès organo-pathologique universellement accepté, sinon comme doctrine absolue, du moins comme direction clinique et comme méthode d'observation.

Mais, en vaillant champion, voulant poursuivre la bataille même après le triomphe de sa cause, il continua à s'escrimer contre la médecine symptômatique et contre l'empirisme, contre les Polypharmaques et les Essentialistes. Ses livres comme son enseignement trahissent cette incessante préoccupation, toujours en éveil contre des préjugés et des utopies définitivement démonétisés, contre des ennemis dès longtemps vaincus et réduits au silence.

Mais qu'arriva-t-il pendant ce temps? C'est que la science, continuant sa marche progressive, abandonnant sur ses rives ces idées hors de cours, s'en alla vers d'autres régions, emportant de hardis explorateurs, armés de nouveaux moyens d'investigation, pour découvrir de lointains horizons.

FORGET, toujours préoccupé du présent et du passé, resta sur le bord, regardant avec dédain passer ces opiniâtres pionniers, et haussant les épaules en voyant débarquer leurs richesses. Il advint alors que cet apôtre du progrès, comme il aimait autre-

fois à s'appeler, crut le progrès arrêté là où il s'était arrêté, et imita ses adversaires d'autrefois, en traitant les hommes nouveaux comme il avait été traité lui-même.

Singulière destinée des soldats de la science! la nature ne semble leur mesurer qu'une étape sur la route du progrès ; arrivés à ce but, ils doivent s'arrêter et céder le chemin à d'autres, fussent-ils encore vigoureux d'esprit et jeunes de cœur !

Tantôt il fait un procès de tendance à toute nouveauté : «Combien de motifs ne trouverions-nous pas de nous montrer circonspects et défiants à l'égard des hommes nouveaux et des choses nouvelles?» (*Principes de thérapeutique*, p. 360.)

Tantôt, revenant d'une manière touchante au respect des traditions, que sa verve mordante avait tant de fois mises en lambeaux, il préconise la méthode thérapeutique des anciens, bien éloignée cependant de la méthode numérique, qu'il a soutenue avec tant de passion : «Le retour des praticiens sensés et expérimentés aux méthodes usuelles, c'est-à-dire aux voies antiques, après avoir longtemps éprouvé à leurs dépens les déceptions résultant de la multiplicité et de la caducité des remèdes nouveaux, est une preuve vivante et perpétuelle de la stabilité des principes thérapeutiques.»

Lui, un des précepteurs les plus convaincus de l'exactitude du diagnostic, lui, un des modèles les plus parfaits de son application, il ne veut pas cependant que, par des innovations quelconques, on arrive à plus de précision encore; et, dans un article sur le *Diagnostic instrumental*, il jette l'ironie à pleines mains sur ceux qui recourent à ces nouveaux moyens : «Cet axiome (celui de l'exactitude du diagnostic) incontestable est merveilleusement exploité par les investigateurs de notre époque, livrés avec tant d'ardeur à la recherche de ces mille détails minutieux dont ils s'appliquent à grossir la valeur... C'est à cette fièvre d'invention, à cette accumulation de produits hypothétiques et souvent contradictoires qu'on donne le nom de progrès. Eh bien, soit! la science progresse et s'enrichit tous les jours» (p. 605).

Tout n'est pas injustice et humeur dans ses boutades contre certaines tendances actuelles. Rien n'est malheureusement plus vrai, rien n'est frappé au coin d'une plus juste critique que la

répulsion que lui inspire cette plaie de notre époque, ces productions prématurées de jeunes auteurs, qui font des livres avec les livres d'autrui, et qui, dans une science où l'expérience est la première loi, produisent des œuvres hâtives, cousues de pièces et de morceaux, où la pauvreté de l'ensemble cherche à se racheter par la minutie du détail.

Les Fernel, les Stoll, les Baglivi, les Cullen, les Pinel, les Franck, ne publiaient leurs œuvres qu'au sommet de leur carrière, et leur magistrale expérience donnait à leurs livres une autorité qui aujourd'hui encore fait loi. «Aujourd'hui, dit Forget, dix néophytes se mettent à l'œuvre, chacun à part et en «silence; ils racontent ce que font les autres, sans savoir en«core ce qu'ils feront eux-mêmes, et prennent, comme on dit, «le roman par la queue, dans l'unique but (qu'on pardonne à «l'auteur cette sortie misanthropique) de se faire le plus promp«tement possible une place au banquet professionel» (p. 606).

Voici une sortie contre les recherches microscopiques :

«Notre devoir est certainement de plonger aussi profondément que possible dans l'intimité des phénomènes morbides; mais il ne faut pas oublier que de ces recherches moléculaires et quintessentielles, les unes sont de pure curiosité et tout à fait stériles en pratique, et qu'il serait dangereux de se baser sur les autres pour en tirer des indications.» «On ne cesse, dit Bordeu, de nous opposer ces embarras, ces pléthores des petits vaisseaux, la décomposition, la dépression des globules, etc. Écartons-nous de ces cimes arides où l'esprit peut à peine atteindre, et où l'imagination la plus échauffée trouve seule quelque pâture» (*Principes de thérapeutique*, p. 364).

L'esprit réfléchi ne verra là qu'une boutade arrachée au sens positif du maître, agacé peut-être par les prétentions exclusives de certains fauteurs maladroits des infiniment petits.

Depuis lors, la science a marché; les découvertes se sont coordonnées, enchaînées, et présentent aujourd'hui un ensemble, sinon suffisant pour dire le dernier mot d'une doctrine, du moins assez respectable pour mériter une sérieuse attention.

Quoi qu'il en soit, il n'est donné à aucune main humaine, si puissante qu'elle soit, d'arrêter le char du progrès. La médecine guidée aujourd'hui par une physiologie savante et une ob-

servation clinique positive, éclairée par le flambeau des sciences naturelles, s'avance d'un pas sûr, et, riche déjà de ses conquêtes, agrandira chaque jour son domaine, si elle reste fidèle à sa méthode.

N'oublions pas d'ailleurs que FORGET parlait en clinicien obligé de défendre son terrain contre d'indiscrets envahisseurs. Or, la médecine clinique n'oubliera pas, elle, que sa base est l'expérience, son moyen l'observation, son but suprême la guérison. Mais si, jalouse de son domaine propre, elle refuse avec raison de se laisser dominer par les auxiliaires qui concourent à l'éclairer, elle est trop jalouse aussi de sa couronne scientifique pour refuser la lumière, d'où qu'elle vienne, et nombreuses sont aujourd'hui les notions qu'elle leur emprunte pour préciser le siége des maladies ou déterminer leur nature et perfectionner leur traitement.

Après avoir considéré FORGET à l'œuvre clinique, nous avons jeté un coup-d'œil sur les travaux pratiques, fruit de son expérience, et sur les idées doctrinales, produit de ses longues méditations. Il faut maintenant montrer en quelques traits le professeur dans sa chaire de pathologie théorique; ces traits, nous les résumerons en deux mots: synthèse et critique.

On pressent qu'il n'était pas l'homme du menu détail ou de l'exposition didactique; pressé de voir le fond et le rapport des choses, il passait vite et prestement sur le tableau nosologique, et poussait droit au plus court: à la discussion et à la conclusion. Cette phrase, qui est de lui, peint tout entier le caractère de son enseignement: «A quoi sert l'analyse, si ce n'est pour aller à la synthèse.» Il ajoute ailleurs: «Il faut en convenir, l'enseignement classique de l'art de guérir ne comprend guère que la période analytique: cette lacune de l'enseignement tient en grande partie à l'esprit scientifique de notre époque, qui répugne essentiellement à la généralisation et aux formes synthétiques» (*ibid.*, 603).

Nous pensons comme lui que l'exposé théorique de la pathologie ne doit pas être une énumération sèche de symptômes, et une fastidieuse nomenclature de remèdes; le plus mauvais livre ferait mieux que cela. Il faut ici non pas un dessin linéaire,

mais un tableau formé d'ombres et de lumières, c'est-à-dire de critique et de synthèse. Toutefois il convient de s'entendre sur les dimensions et les proportions, et de ne pas oublier les formes et les reliefs. La médecine pratique ne vit pas seulement d'idées, mais de faits et d'observations.

Notre génération a vu s'écrouler tant de systèmes fondés sur des généralisations hâtives ou sur des synthèses erronées, qu'elle a repris à nouveau le travail de l'analyse, non par répugnance pour la synthèse (car la synthèse elle-même a l'analyse pour fin; et point de science sans elle); mais notre époque a compris qu'en présence de tant de problèmes ténébreux, de tant d'errements obscurs, toute conclusion un peu générale serait prématurée; de là cette ardeur d'analyse, cette recherche du détail, cette curiosité moléculaire qui répugnait quelque peu à cet esprit élevé. Cependant elle a ouvert de nouveaux horizons, creusé de nouvelles sources, découvert de nouveaux filons d'où jaillissent chaque jour et jailliront longtemps encore des vérités isolées d'abord, analytiques, si l'on veut, mais qui seules peuvent constituer la grande synthèse, celle qui embrassera un jour la vie organique tout entière.

Quant au rôle de la critique, Forget se faisait une juste idée de sa valeur dans l'enseignement. Citons-le encore :

«La science court grand risque d'étouffer sous l'amas de ses trésors, si personne ne s'applique à débrouiller ce chaos, à faire le triage de ces produits indigestes, à les distribuer dans l'ordre de leur valeur relative, en assignant à chacun son degré d'importance dans la pratique journalière. Chacun s'empresse d'apporter son grain de sable pour la construction de l'édifice, nul ne s'enquiert d'en régler l'emploi ; des manœuvres, il en surgit en masse, mais des architectes nous n'en voyons point» (p. 606).

Faisons ici la part de la naturelle impatience de cet esprit impétueux, toujours si pressé de voir élever l'édifice doctrinal, sans s'enquérir des obstacles, sans s'inquiéter si tous les matériaux sont prêts. Mais pour construire un édifice, il est sage d'en poser les fondements, et pour cela d'en connaître d'avance les proportions, l'étendue, d'en préparer tous les matériaux. Posons donc des fondements solides, ébauchons

même les parties les mieux arrêtées du plan, et laissons au temps, c'est-à-dire à l'observation et à la pensée humaine, le soin, sinon d'achever, du moins de continuer l'édifice.

Après tout, l'œuvre du critique n'est ni une œuvre subalterne, ni une œuvre sans difficulté; elle suppose des qualités et même des vertus qui ne sont pas d'un homme ordinaire. Quel jugement droit et sûr pour discerner le faux du vrai, l'essentiel de l'accessoire, l'utile du superflu! Quelle érudition pour reconnaître l'origine et la filiation des idées! Quel œil toujours vigilant pour maintenir l'intégrité de ce sol sacré de la science où pullulent incessamment des plantes parasites, des graines malsaines!

Par le talent et par le cœur, par le caractère comme par l'intelligence, FORGET était à la hauteur de cette mission. Quel courage pour attaquer les idoles que la foule encense, pour démasquer les préjugés qu'elle caresse! Quelle fermeté d'âme enfin, pour être partout et toujours le champion de la vérité et du bon sens, le défenseur du droit et de la justice, l'avocat officieux de la science et de la conscience.

Nourri des plus pures doctrines de l'antiquité, familier avec la philosophie de toutes les époques, versé dans la lecture de Bacon et de Descartes, l'un le législateur de la méthode, l'autre celui de la pensée, il était compétent à la fois par la science, par la logique et par l'expérience.

Ennemi irréconciliable de l'erreur, il n'admet avec elle ni tempérament, ni concession; il n'accepte ni la complaisance de l'amitié, ni la bienveillance de la camaraderie, ni l'autorité des noms, ni celle du titre; il la poursuit jusqu'au pied de la chaire professorale, jusqu'au sein du cénacle académique. Pour lui, la critique est une fonction publique, et quiconque transige avec les opinions est un prévaricateur de la vérité. Ses actes comme homme, ses votes comme professeur sont la sanction de ses opinions.

Cette recherche opiniâtre de l'erreur, cette polémique toujours en éveil contre les fausses doctrines et les fausses idées, si elle devint parfois pour lui une préoccupation excessive, nuisible même à son équilibre scientifique, fut aussi la source de son éloquence et de l'entraînement qu'il exerçait sur son

auditoire. Toute science a deux directions qui ne sont pas également favorables au développement de la forme et à l'éloquence du langage : l'art qui crée et la critique qui juge. On l'a dit depuis longtemps, la critique est plus aisée, nous ajouterons qu'elle est aussi plus éloquente et plus séduisante. Construire c'est marcher lentement et sans bruit, c'est avancer avec précaution, l'équerre d'une main, le plomb de l'autre. L'exactitude et la patience sont ici les vertus cardinales ; le temps seul peut les récompenser.

Autrement brillantes et faciles sont les allures de la critique ; voyez-la qui s'acharne sur l'ensemble et le détail de l'édifice : ceci est trop hasardé ou trop timide ; cette partie jure avec le goût, cette autre avec la vérité, celle-ci est trop nouvelle et celle-ci trop vieille ; et la voilà qui brandit le marteau du démolisseur, bien plus rapide et plus sonore que la règle de l'architecte ; et les coups se succèdent retentissants, et les échos font vibrer les cœurs, et on monte à l'assaut de l'erreur, on court sus au préjugé, on pourfend la routine, trop heureux si dans le tumulte de la lutte, on n'a pas écrasé et foulé aux pieds la pauvre vérité réfugiée sous les décombres !

Si vous ajoutez à cette allure passionnée de son enseignement une dialectique puissante appuyée sur une méthode lucide et sur une science aussi variée que solide ; si vous y joignez cette conviction inébranlable dans la valeur de ses idées, servie par une éloquence rare, vous pourrez comprendre alors le prestige qu'il a exercé sur son jeune auditoire.

Heureux celui qui a charge d'âmes dans l'enseignement, et qui doit semer la vérité sur le sol de l'humanité, heureux s'il a le privilége de l'éloquence qui échauffe les cœurs et fait germer au loin les semences répandues par la parole !

La conduite de Forget comme professeur et comme médecin fut le rigide commentaire de ses principes.

L'amour qu'il avait voué à sa profession, la sympathie qu'il témoignait à ses confrères, il les reportait avec plus d'affection encore sur ses élèves, qui les lui rendaient avec enthousiasme. Et, ce qui fait honneur aux disciples comme au maître, cette popularité n'était pas achetée par l'indulgence ou la tolérance. Il était

sévère, mais juste ; exigeant, mais offrant l'exemple du devoir par une assiduité proverbiale qui domptait ses infirmités, par un dévouement sans bornes à l'instruction de ses auditeurs.

Plus d'une fois dans le cours de ses improvisations, on le vit, par une touchante digression, faire des retours sur sa personne, et donner sa vie pour commentaire aux conseils qu'il adressait à son jeune auditoire. Il fit plus, il consacra expressément une de ces leçons de philosophie médicale, par lesquelles il avait l'habitude de rouvrir son enseignement annuel, *à la Journée de l'étudiant*. Travail plein de saveur et de fraîcheur, où, sous une forme familière, ravissante de charme et d'onction, se pressent les conseils les plus sérieux, les préceptes les plus délicats ; où sont jetés à pleines mains les semences qui doivent germer dans le cœur de tous les jeunes hommes destinés aux grandeurs et aux dévouements du sacerdoce médical.

Il faudrait tout citer, si l'on voulait montrer ce qui frappe par le fond et par la forme. Je ne résiste pas au plaisir d'en rappeler le conseil final. Nous prévenons cependant qu'avec FORGET il faut prendre son parti et passer au philosophe humoriste l'ironie de l'expression, qui n'ôte rien à la vérité de la pensée et à l'excellence des intentions : «A ceux de vous qui ont le goût du loisir de l'esprit, je veux bien faire une concession, comme délassement et récompense du labeur de la journée, mais c'est à condition que vous me garderez le secret; car il s'agit d'une de ces infractions à la gravité médicale que le public ne pardonne pas ; à peine même si j'ose me hasarder, tant j'ai peur de vous ouvrir une voie fatale; ce délit est celui de littérature. Vainement vous aurez consumé toute votre jeunesse pour arriver à comprendre la langue et à sentir le génie d'Homère et de Virgile, l'opinion vous ordonne de les oublier et de rompre avec eux, aussi bien qu'avec les coryphées des littératures modernes; malheur au médecin qui révèle dans un langage éloquent la finesse et la culture de l'esprit : c'est un homme léger et futile, dénué de science et de profondeur!»

S'il fut un temps où la sève des idées montait trop rapide vers les jeunes têtes, au point de déborder en fièvre littéraire ou philosophique, s'il fut un temps où la sagesse des parents et des maîtres dut montrer sans cesse à une jeunesse

avide de science, mais aventureuse de caractère, la route rectiligne qui conduit au diplôme et à la profession; si naguère enfin, pour préconiser les jouissances littéraires, le maître n'osa se confier qu'à la discrétion de ses auditeurs, il n'en est pas ainsi aujourd'hui.

La jeunesse qui m'écoute comprend assez vite et assez tôt les réalités de la vie, pour qu'on lui parle aussi de ses grandeurs; elle connaît suffisamment les avantages positifs attachés au diplôme, pour y marcher par le chemin le plus court. Nous ne craindrons donc pas de l'arrêter dans la carrière, et de solliciter en passant ses regards pour tant de lumineux horizons, pour tant d'échappées charmantes, que la philosophie et les belles-lettres ont ménagés sur la route austère de la science. Et s'il faut alléguer toujours l'utilité, nous dirons encore avec Forget : «Croyez-bien que «ces exercices littéraires ne sont pas entièrement perdus; car, «indépendamment des jouissances intellectuelles, vous en re«cueillerez les fruits positifs alors qu'il s'agira d'exposer vos «pensées, *ore aut calamo*» (*ibid.*).

Et Forget, en parlant ainsi à ses élèves le langage franc et austère du devoir, en essayant de les servir au lieu de s'attacher à leur plaire, était sûr d'être compris de cette jeunesse toujours française, qui sentait par ses généreux instincts qu'il acquittait religieusement sa dette en les guidant dans la carrière de la science, en élevant leur cœur et leur intelligence à la hauteur de leur mission future.

Dans l'esquisse rapide que nous venons de tracer, nous n'aurions pas atteint notre but, si déjà on n'avait saisi par plus d'un trait la physionomie morale de celui que nous étudions. Complétons-la cependant par quelques traits encore.

L'histoire nous transmet plus d'un portrait de ces hommes d'élite qui, arrivés au faîte de la célébrité, n'ont cessé de se plaindre des vices et de l'ingratitude des hommes; les moralistes qui nous ont tracé les caractères des Héraclite et des Timon, des Alceste et des Rousseau, les appellent misanthropes. Singulière antiphrase ! Misanthropes! parce qu'ils ont trop aimé les hommes pour fermer les yeux sur leurs défauts et leurs légèretés; tandis qu'on a décoré du nom de philanthropes ces

joyeux Philintes, ces faux bons hommes, comme on dit aujourd'hui, qui, dans leur égoïste quiétude, n'arrêtent qu'un sourire indulgent sur les travers de leurs semblables FORGET, nous pouvons le dire maintenant, appartenait à ces nobles misanthropes. Personnellement il pouvait se dire heureux, s'il n'avait été trop sensible aux côtés faillibles de l'humanité. Personnellement encore, il avait le droit d'être fier, en comparant son point de départ au point où il était monté.

Faiblesse d'esprit sans doute, mais faiblesse d'un cœur sensible, et d'autant plus digne de nos sympathies, qu'il en fut seul la victime. Son âme affectueuse et bonne était accessible au dévouement et à la tendresse. J'en atteste ici les amitiés solides qu'il avait connues à toutes les périodes de sa vie, amitiés qui ont survécu à sa perte et se sont manifestées par de touchants témoignages rendus à sa mémoire.

Mais, on ne saurait trop le répéter, l'amertume qui le dominait parfois, prenait sa source dans les plus nobles aspirations de son âme. Passionné pour la science et pour l'art, s'il se sentait constamment pénétré de leur grandeur, il se montrait implacable au charlatanisme et à l'ignorance. Que de pages touchantes, mais aussi que d'ardentes protestations il a consacrées à cette pensée!

Tantôt il exhale sa tristesse en songeant à ces méprises du public, qui confère la renommée à l'ineptie ou au charlatanisme, en laissant dans l'obscurité et l'oubli le praticien savant, mais modeste : «Ce ne sont jamais, dit-il, les succès réels qui font la base «de la renommée ; le bon praticien, dans l'acception commune, «n'est pas celui qui guérit le plus de malades, mais celui qui «sait flatter les préjugés, les goûts, les caprices du public et des «confrères. Lorsqu'on songe à ce qui décide le plus souvent de «la réputation et de la vogue du médecin dans le monde, on se «sent pris d'une profonde tristesse, et le découragement s'en«suivrait, si le témoignage de la conscience n'était là pour nous «soutenir. En apprenant à mériter ma propre estime, a dit un «sage, j'apprends à me passer de celle d'autrui» (*Principes de thérapeutique*, 601).

A ce dernier trait, qui ne reconnaît Alceste?

Ailleurs, c'est sa science et sa conscience qui se soulèvent à

la vue de tant de livres creux, enfantés par une jeunesse trop impatiente de se produire, fruits sans saveur et sans maturité, œuvres dénuées de talent et d'expérience. Toujours c'est ce sentiment exquis de la probité qui déchaîne ses saintes colères : «C'est le courage de la probité, dit-il encore, qui nous fait dé«couvrir et abhorrer le charlatanisme sous ses mille déguise«ments, celui d'en haut comme celui d'en bas, celui des livres «et des journaux scientifiques, comme celui des affiches et des «feuilles publiques, celui des salons comme celui de l'anti«chambre.»

C'est sa compréhension élevée du sacerdoce médical qui le rend si difficile sur les vertus de ses ministres. Aussi, que de belles et éloquentes pensées il a consacrées à la didactique de la profession, et s'il fustige sans trève les faux prophètes, quelles nobles et belles paroles n'a-t-il pas pour les prêtres honnêtes, pour ces dévouements presque toujours obscurs, qui ne trouvent leur rémunération que dans le témoignage de la conscience; pour ce courage médical continu, pour ce généreux oubli de soi-même, plus difficile peut-être que le courage instantané du héros !

Car, dans le duel entre le médecin et la mort, point de ces excitations physiques qui entraînent l'homme vers le péril, point de théâtre éclatant, ni de spectateur aussi passionné que le héros. L'ennemi est invisible et silencieux; le médecin le rencontre dans l'air qu'il respire, dans l'haleine des victimes sur lesquelles il se penche. La mort frappe dans l'ombre; il n'y a là ni la diversion de la défense, ni l'entraînement de l'attaque, ni la gloire de la chute. Immense est le nombre de ces héros de l'humanité tombés sur le champ d'honneur de la médecine! Où sont les fastes qui ont illustré leur mémoire?

Mais sous combien de formes se manifeste le courage médical! Écoutons encore Forget :

«S'il est vrai que l'amour du repos et du bien-être soient des «instincts profondément empreints au cœur de l'homme, n'est-ce «pas du courage que cette abnégation de tous les jours et de «tous les instants, qui porte le praticien à s'arracher au sommeil «de la fatigue, aux plus douces jouissances de la famille et de «l'amitié, pour aller, à travers les ténèbres et les éléments con-

«jurés, porter les secours de son art au plus humble de ceux «qui les réclament. Ce courage est en quelque sorte inhérent à «sa profession, c'est le plus répandu» (*Des devoirs du médecin*).

Il y a un genre de courage qu'il place avec raison bien au-dessus, parce qu'il est plus difficile encore : c'est celui qui porte le praticien à compromettre sciemment sa réputation et ses intérêts, soit en acceptant de traiter des maux désespérés, soit plus sûrement encore en essayant de conjurer la maladie ou la mort à l'aide de procédés et de remèdes réprouvés par les préjugés du public ou des médecins.

Mais reposons un instant nos yeux sur le tableau qu'il trace du médecin laborieux et savant; nous pouvons dire, sans flatterie, que c'est sa propre photographie :

«Lorsque le praticien, harassé de fatigue et brisé par de pé«nibles émotions, est revenu s'asseoir au foyer domestique, le «besoin de repos et des joies de la famille lui permet à peine «de se recueillir sur ce qu'il a fait, sur ce qui lui reste à faire et «de s'enquérir des nouvelles et des lumières que lui apportent «les journaux et les livres. Que de louanges à décerner à celui «qui, dans cette occurrence, trouve en lui le courage, non-seule«ment de suivre les évolutions de la science, mais encore de «cultiver quelques branches accessoires, de travailler à se rendre «érudit, de rédiger et de publier le produit de ses savantes élu«cubrations! Parmi les honorables confrères, il y en a qui ont «ceint leur front de cette auréole scientifique, auréole d'autant «plus pure que quelques-uns ont la modestie de la tenir dans «l'ombre. Dédaigneux de la gloire, ils cultivent la science et «l'art par pur amour. Philosophes pratiques, ils se disent avec «le grand roi des livres saints : *Aquæ furtivæ dulciores sunt et «panis absconditus suavior*.»

Après avoir payé un tribut au courage médical de ces grandes illustrations de la science qui, pendant l'épopée impériale, sur tant de champs de bataille, ont été la providence de la grande armée, aux Percy, aux Larrey, aux Desgenettes, il s'écrie : «Ce «sont nos dignes confrères que tous ces intrépides jeunes gens «qui, depuis vingt ans, ont été moissonnés au milieu de nos «phalanges africaines! Combien de fois ne les a-t-on pas vus, «le fusil d'une main et la trousse de l'autre, alternativement «repousser l'ennemi et relever nos blessés.»

Il avait de droit sa part dans ces justes éloges ; lui aussi avait compté parmi ces ministres de la Providence, qui adoucissent les maux de la guerre ; lui aussi avait autrefois tenu tête à ces grands fléaux épidémiques qui se nomment la fièvre jaune et le choléra !

Son dévouement pour les malades ne fléchissait ni sous le poids de ses travaux scientifiques, ni sous celui plus pénible encore de ses propres souffrances, et plus d'un d'entre eux le vit arriver haletant et brisé pour soulager des maux à coup sûr moins accablants que les siens.

Aussi, ceux qui eurent le bonheur de recevoir ses soins eurent-ils généralement le mérite de l'apprécier, et ses clients, après l'avoir aimé comme un ami, l'ont-ils pleuré comme un père.

Il savait allier cette douce compassion qui adoucit la souffrance, à la science qui en assure la guérison et à la dignité qui sauvegarde l'autorité du médecin et l'honneur de la profession ! Mais s'il composait bénévolement avec les naturelles faiblesses des êtres souffrants, il ne fallait pas attendre, de sa part, de transactions avec ces préjugés malsains, de concessions à ces dangereuses et ineptes théories que caressent les gens du monde et qu'exploite le charlatanisme. Il disait avec son ironique bon sens «que, pour les préjugés et l'utopie, on est aussi peuple dans le salon que dans la mansarde,» et il n'était pas homme à ménager l'un plutôt que l'autre.

Quant à ses relations avec ses confrères, dirons-nous qu'elles furent loyales et bienveillantes? Ce ne serait pas dire assez, car, Dieu merci, ce sont là des vertus courantes et vulgaires dans notre profession. En venant assister un autre médecin au lit du malade, Forget dissimulait, effaçait même sa supériorité, pour ne pas jeter l'ombre d'un contraste sur un collègue. Appelé très-souvent en consultation par ses élèves, il faisait oublier le maître, pour ne montrer que le confrère affable et facile, et ne se servait de son autorité que pour couvrir la responsabilité des uns, encourager la timidité ou pallier parfois les erreurs des autres.

Sa délicatesse se traduisait jusque dans les procédés les plus matériels. Se faire attendre par un collègue ou par ses élèves lui

paraissait une infraction au respect des droits d'autrui : «L'exactitude, dit-il quelque part (*la Journée de l'étudiant*), n'est pas «seulement, comme on l'a dit, la politesse des grands, mais «c'est chez tous les hommes l'expression du respect humain, de «la décence, voire même de la probité ; car l'homme inexact «vole en réalité le temps d'autrui et devient un fléau pour la «société.» Nous citons ces paroles comme une preuve de la rigueur stoïque qu'il apportait à l'accomplissement des devoirs de la vie.

Le caractère de sa physionomie traduisait la fidèle image de sa nature morale. Cette figure intelligente et fine, empreinte de l'ascétisme claustral du bénédictin, rappelait en même temps les traits mélancoliques du philosophe de Genève. Ce front chauve, sillonné par le travail, cet œil profond, mais lumineux, mobile comme ses impressions et rapide comme sa pensée ; ces joues creusées et par la souffrance et par la méditation ; cette bouche légèrement oblique, souvent serrée par l'amère ironie ; toute sa physionomie enfin réflétait au plus haut point les éclairs de son esprit, les traits de son caractère et les impressions de son cœur.

Sa santé était gravement compromise depuis des années. Ses longues navigations sous des climats meurtriers, ses travaux et ses luttes scientifiques, les labeurs émouvants du concours, ceux non moins durs de la pratique avaient porté à sa constitution des coups qui l'avaient sourdement minée. La nature d'ailleurs ne mesure pas la vie longue au médecin.

Il était trop pénétrant pour se faire illusion, trop courageux pour se troubler devant la mort ; il l'avait même attendue avant l'heure. La douleur non plus ne put le dominer. Il savait commander à sa maladie, et, pendant de longues années, il ne lui permit de l'entraver ni dans les devoirs du professorat, ni dans les travaux de la science, ni dans la pratique de l'art. S'il était rigide pour les autres, il était inflexible et dur pour lui-même.

Hélas ! dans cette lutte entre la volonté et la maladie, c'est toujours la nature physique qui remporte le dernier triomphe ! Un jour enfin elle vint l'arracher de sa chaire, où il se cramponnait par devoir, pour le jeter brisé sur son lit de mort.

La veille encore, oublieux de ses propres maux, il avait bravé les fatigues d'un voyage et les rigueurs de la saison, pour aller porter les secours de son art à un malade qui le réclamait au loin.

Son âme ne faiblit point sous les étreintes de la mort. Toujours calme et maître de sa pensée, il dirigea lui-même son traitement; conséquent jusqu'à la fin avec ses principes, il en prouva la sincérité en se traitant comme il avait traité les autres. Mais la maladie portait ses derniers coups sur une organisation dès longtemps usée. Que pouvait la science du maître et le dévouement de ses amis! Forget, sans illusion et sans crainte, vit arriver la mort comme un hôte dès longtemps attendu, et rendit le dernier soupir en homme de bien dont la tâche est remplie.

Résumons en quelques traits cette remarquable carrière.

Nous l'avons vu, infatigable chercheur de la vérité, interroger toutes les doctrines, fouiller tous les faits, remuer toutes les questions, passer au creuset de sa sévère analyse tous les systèmes. Nous l'avons vu, irréconciliable ennemi de l'erreur, l'œil inquiet, sillonner en tous sens le domaine de la science, extirpant les racines des préjugés, arrachant l'ivraie de l'erreur, fermant les ornières de la routine, et préparer ainsi le terrain pour une moisson saine et vigoureuse. Quelle a été sa moisson à lui?

Déjà ce rôle magistral de critique suffirait pour marquer sa place parmi les hommes utiles qui ont réglé le courant d'une science, limité ses débordements, indiqué sa direction. Mais il a fait mieux encore : jurisconsulte éminent de la casuistique médicale, il a basé sur l'autorité de l'expérience et sur le droit du bon sens, nombre de solutions pour les problèmes obscurs, de décisions pour les cas litigieux.

Il ne s'est pas arrêté à la critique; il a porté sa part au contingent de l'expérience, il a ajouté son chiffre à la somme des richesses acquises. Ses recherches cliniques ont complété l'étude de plusieurs maladies, perfectionné le diagnostic sur plus d'un point, enrichi la thérapeutique de vues ingénieuses et précises.

Soldat de la science, il l'a servie de sa parole éloquente, de sa plume infatigable; apôtre de l'humanité, il lui a sacrifié son repos et sa vie.

La journée de Forget a été bonne; son nom vivra comme ses œuvres; ce qu'il a fait suffit à sa gloire, mais la prolongation de ses jours a manqué à la nôtre!